

théologie brève de la mort du christ

Comme l'ont montré les articles précédents, la mort du Christ a donné lieu à des interprétations diverses, dans l'Écriture aussi bien que dans la théologie postérieure. Des concepts juridiques ou moraux, des expressions d'ordre rituel, furent traditionnellement utilisés pour exprimer le sens de la mort du Christ. Alors qu'ils étaient intelligibles au sein d'une situation historique donnée, ils s'avèrent aujourd'hui incapables de nous livrer le sens de cette mort. Des essais modernes ont été faits pour organiser autrement la théologie de la mort du Christ en insistant surtout sur l'amour et la Résurrection. Le danger de toute interprétation est de mettre en œuvre des catégories universelles qui cachent le caractère concret et historique de la mort du Christ. Il faut prendre pour point de départ le conflit réel qui a provoqué cette mort et le fait que cette mort est celle d'un condamné. Le récit des Tentations éclaire les racines de ce conflit. A un premier niveau d'interprétation, la mort du Christ nous apparaît pleinement humaine : elle ne diffère pas de celle de tout homme juste qui soulève contre lui une opposition implacable. En second lieu, elle opère une transformation de l'image courante du Messie puisque le Christ, en mourant, refuse de correspondre à l'attente populaire. Enfin et surtout, le Christ est mort pour nos péchés, et non pas seulement à cause d'eux. Cela signifie que sa mort signe définitivement le pardon de Dieu et renverse un mouvement de dégradation à l'œuvre dans l'humanité. La Résurrection authentifie définitivement une victoire déjà présente dans la mort du Christ.

Les articles précédents ont étudié la mort du Christ sous des aspects fort différents. Le Père George, avec beaucoup de nuances, a essayé de décrire la façon dont Jésus avait envisagé sa mort. Il est inutile de souligner quelle importance revêt la pensée de Jésus pour la signification de sa mort. Certes, l'exégète ne peut fournir des preuves absolues que telle pensée soit de Jésus et non de la communauté primitive. Toutefois, des facteurs convergents témoignent en faveur d'une diversité entre la pensée de Jésus et l'interprétation des auteurs

du Nouveau Testament. Comme le note Monsieur Paul, nous avons des présentations différentes au sujet de cette mort. Les auteurs n'ont pas construit une synthèse. Ils ont proposé, selon les besoins de leurs auditeurs ou selon l'orientation de leur propre réflexion, des organisations variées de la pensée théologique. Cette multiplicité d'interprétations établit que la pensée de Jésus à l'endroit de sa mort n'impose pas une seule théorie mais, par sa richesse inépuisable, ouvre à des intelligences fort diverses. Nous n'atteignons donc jamais l'événement de la mort du Christ, en lui-même, c'est-à-dire dans une unité du fait et du sens ; il nous est attesté à l'intérieur de cohérences diverses dont à chaque fois il faut évaluer le pouvoir révélateur. L'Écriture n'impose donc pas une seule intelligence de la mort du Christ. Si elle ferme le chemin à des interprétations magiques ou mythiques, elle laisse suffisamment de liberté à la pensée. Le sens n'est donc, ni pleinement constitué par la relation de l'événement, ni pleinement dévoilé par les interprétations auxquelles il a donné lieu.

Ce qui vaut pour l'Écriture se vérifie, à plus forte raison, dans la théologie elle-même. Monsieur Burney souligne combien les interprétations de la mort de Jésus, dans les théologies de la Rédemption, sont redevables de leurs concepts aux systèmes juridiques et aux constitutions politiques qui les ont vu naître. On assiste, dans beaucoup de ces théologies, à une transposition transcendante des concepts juridiques fort bien situés historiquement. Les théologies sont donc relatives aux pensées de leur époque d'origine. Il n'en va pas autrement pour l'expression du dogme. On le ressent d'autant plus aujourd'hui que les écoles de l'histoire comparative des religions nous avaient fait soupçonner que le schème « mort-résurrection » relevait d'une catégorie universelle et non d'une situation historique. Il semble, si j'en crois l'article de Monsieur Bastide, qu'on soit aujourd'hui plus sensible à l'originalité de la « mort » du Christ et à la discontinuité d'avec le schéma universel des religions. Ne serait-ce pas son aspect politique, comme l'écrivent Messieurs Aron et Crespy, qu'il faudrait particulièrement retenir aujourd'hui ? Les catégories rituelles, juridiques, qui ont eu pour but de le rendre intelligible et de le témoigner salvifique pour tous, sont-elles des survivances d'une autre culture ? L'attention portée aujourd'hui aux luttes politiques consacre Jésus héros ou messie. Justifie-t-elle les privilèges exclusifs que la tradition reconnaît à cette mort et qu'elle exprime en réassumant sans plus la parole de l'Écriture : « *Il est mort pour nos péchés* » ? Saint Paul ajoute, il est vrai : « *Il est ressuscité pour notre justification* ».

images et expressions traditionnelles

1. Ecrire une théologie de la « mort » du Christ, c'est essayer, à partir des images et des expressions traditionnelles qui nous en proclament le sens de l'exprimer autrement, moins poétiquement. Peut-on énoncer rationnellement ce qui est folie pour les païens et scandale pour les Juifs ? La théologie de la Rédemption s'est développée à partir de concepts juridiques : peine, expiation, satisfaction, substitution, et à partir de concepts rituels : sacrifice, victime. Un concept moral s'y adjoint, ordinairement celui du mérite. Cet effort pour cerner la complexité de la mort de Jésus, à partir de catégories apparemment fort éloignées de l'événement, l'a rendue à la fois plus tolérable et plus obscure. Plus tolérable pour les anciens : la mort de Jésus — expiation, sacrifice, satisfaction — s'inscrivait en compensation d'un désordre dans un ordre cosmique et divin lésé. Les anciens se rendaient intelligible la mort du Christ en l'identifiant à une peine par substitution. Sans doute était-ce miséricorde de la part de Dieu d'avoir pourvu à cette substitution. Il leur paraissait encore plus merveilleux que la miséricorde se soit déroulée dans le strict cadre de la justice. Nos catéchismes répétaient naguère tous ces mots : expiation, satisfaction... Des Congrégations religieuses du XIX^e siècle se sont déclarées : victimes, réparatrices... Elles étaient hantées par l'idée de compensation. Les théories de la « substitution pénale » : « *Dieu a châtié nos péchés en Jésus qui a éprouvé la malédiction du Père* », se rencontrèrent chez Calvin, Bourdaloue, Bossuet. Elles favorisaient de belles envolées oratoires. Elles oubliaient d'expliquer en quoi le châtiment du Christ était agréable à Dieu. Quand Bossuet écrit que Dieu assouvissait sa vengeance sur Jésus, nous sommes révoltés ou amusés. Révoltés contre Bossuet, car de quel droit prêter à Dieu des sentiments qui le déshonorent et les supposer nécessaires à notre salut ? Amusés tant cette substitution paraît gratuite et abstraite, tant elle impose une nécessité extrinsèque à la mort de Jésus. Jésus ne vit plus sa mort mais une damnation universelle. Elle n'est plus cette mort que nous écrivent les Ecritures. Ces catégories nous sont devenues étrangères. Rendant tolérable la mort de Jésus pour les anciens, elles produisent l'effet contraire pour les modernes. La mort de Jésus ne se rapporte à Dieu que parce qu'elle se rapporte d'abord aux hommes. Le jeu des compensations divino-cosmiques ne nous intéresse pas. Il cache le visage de Dieu.

Les expressions rituelles seraient-elles mieux reçues ? Elles sont encore utilisées dans la liturgie : la mort du Christ y est présentée comme un

sacrifice. Les mots « expiation » et « victime » sont souvent entendus dans le registre rituel plutôt que dans la perspective juridique. Les images liées au Corps et au Sang du Christ sont le plus souvent rituelles. Le repas liturgique de Jésus-Christ a orienté en ce sens : le Sang est versé pour les pécheurs, et c'est lui qui scelle la Nouvelle Alliance. Dans son article, le Père George juge que c'était pour Jésus de belles images. Peut-être a-t-on eu tort de vouloir donner à l'image liturgique du sacrifice un sens métaphysique. L'image signifierait simplement un constat : les sacrifices anciens, offerts pour les péchés dans le but de réconcilier avec Dieu, sont inefficaces. Seule la mort du Christ accomplit ce qu'ils voulaient signifier et opérer. Son effet est donc celui-là même du sacrifice rituel, et par dérivation, on peut nommer sa mort « sacrifice ». La mort du Christ a l'effet libérateur auquel tendaient les sacrifices religieux.

A y bien réfléchir, le vocabulaire juridique ou rituel des théologies de la Rédemption ne rend pas intelligible la mort du Christ, sinon pour celui qui, par ailleurs, est convaincu de l'évidence de ces catégories. Elles appartiennent à un système juridique ou rituel sans signification pour nous. L'évidence de leur intelligibilité à une époque donnée provenait de la pratique sociale. Ainsi en allait-il de la justice civile, ainsi en allait-il du rite. Les théories de la Rédemption ont apprivoisé socialement la mort du Christ. Le sens est latent dans la multiplicité des symboles scripturaires et dans la proclamation simple du « Credo » : « *Il est mort pour notre salut* ». Cette dernière affirmation privilégie la mort du Christ par rapport à toute autre mort. Les images et les récits scripturaires la situaient concrètement et poétiquement. Les théories, en unifiant sous un seul concept, ou supposé tel, la richesse scripturaire, et en prétendant manifester rationnellement le sens, ont en réalité rendu inaudible la Rédemption à ceux pour lesquels leurs convictions et évidences intellectuelles paraissaient relever d'un monde imaginaire. Si un tel malaise frappe les chrétiens dès qu'ils doivent exprimer le sens de la mort du Christ, c'est qu'ils sont privés d'un langage, puisque le langage juridique et rituel de la théologie de la Rédemption, non seulement ne les satisfait plus, mais leur semble aberrant.

quelques essais modernes pour une théologie de la rédemption

Des essais modernes ont été faits pour organiser autrement la théologie de la Rédemption. A Lyon, le Père Richard écrivit un ouvrage intitulé *La Rédemption, Mystère d'amour*. C'est en partant de la notion d'agapé

(charité ou amour) qu'il interprétait librement les termes transmis par la tradition théologique. La justice et le rite ne prenaient leur signification que de l'amour de Dieu révélé dans le Christ qui donne sa vie. Les images juridiques et rituelles que des théologiens avaient élevées à la valeur de concepts perdaient leur prétention explicative et redevaient images. Seule l'*agapè* pouvait fournir l'intelligence théologique de la « mort » du Christ. Les ouvrages théologiques écrits depuis tiennent compte de ce changement d'orientation.

D'autres données ont joué dans les changements intervenus en théologie de la Rédemption : citons la prise en considération de la Résurrection de Jésus et l'ouvrage de Aulen sur la Rédemption comme victoire. Il s'agit là d'une véritable nouveauté si on songe qu'un des plus éminents spécialistes de la Rédemption, M. Rivière, osa reprocher vertement à un auteur d'avoir parlé de Résurrection dans un livre sur la Rédemption : « *La Résurrection est un hors-d'œuvre* » écrivit-il. L'intérêt s'est donc déplacé vers une théologie plus synthétique du Mystère du Salut, dans laquelle la Résurrection, ou la victoire sur la mort, joue le rôle primordial.

Ce déplacement d'accent est bénéfique, il est en accord avec la parole scripturaire : « *Il est ressuscité pour notre justification* ». L'articulation entre « Mort » et « Résurrection » devient ainsi le fondement de toute réflexion au sujet de la Rédemption.

Pourtant ce déplacement d'accent n'est pas sans danger. N'ayant pas à notre disposition, pour qualifier la mort de Jésus, d'autre vocabulaire que celui transmis par la Tradition, vocabulaire rituel ou juridique, et récusant ce vocabulaire, on risque de se faire illusion en assumant un point de vue vitaliste, apparemment fondé dans l'Écriture : « *Si le grain ne meurt* ». La mort du Christ demeure obscure, ou bien elle est seulement le passage vers la Résurrection. Il n'en reste pas moins nécessaire de penser cette mort, puisque la Résurrection en dévoile le sens, et que le sens de la Résurrection est immanent à la mort du Christ. Oublier son caractère concret et historique pour se réfugier dans la réflexion sur la vie et la mort en général, c'est risquer de parler du Christ à propos de catégories universelles, et non de la mort de Jésus de Nazareth.

Ces dangers sont d'autant moins imaginaires que la mort du Christ est souvent arrachée à l'histoire réelle pour devenir un événement divino-cosmique. On parle de sa nécessité, on la rattache ainsi à la volonté du Père, à son dessein, à son plan. On cite à ce sujet de

nombreuses paroles de l'Écriture : « *Il fallait que le Christ souffrît* ». Ce « devoir » exprime presque une nécessité métaphysique. Saint Anselme, dans le *Cur Deus homo*, ne craint pas d'en manifester la logique intra-divine. Parler ainsi de nécessité à propos d'une mort répertoriée sous des catégories juridiques, rituelles, ou même sous celles plus souples de la morale ou de la religion victorieuse, c'est faire de l'événement de la Passion une scène montée à l'avance. Les pharisiens, Pilate et le peuple, ne sont que des figurants. Les acteurs sont invisibles. L'histoire est privée de réalité au profit d'un ailleurs ou d'un au-delà. Le rappel actuel de la mort « subversive » de Jésus protège contre ces illusions métaphysiques. L'insistance de certains sur la dimension politique de sa mort, sur sa condamnation dans un procès, restituée à notre histoire ce crime, et l'arrache au mythe cosmique. Mais alors est-elle une autre mort que celle de tant de héros à travers les siècles ? Pourquoi la privilégier à tel point que nous y percevions le premier acte de notre libération ?

une mort infligée

Il ne saurait être ici question de construire une théologie de la Rédemption, c'est-à-dire une réflexion sur la portée libératrice de la vie, de la mort et de la Résurrection de Jésus. Ce qui est écrit ici est donc partiel. Ce handicap n'empêche cependant pas d'essayer de manifester le sens de la mort du Christ sans emprunter aux symboles et images juridiques ou rituelles.

La réflexion doit prendre pour points de départ la vie réelle de Jésus et les conflits qu'elle a suscités. Il n'est pas nécessaire de rappeler à ce sujet ce qui a déjà été écrit dans les articles précédents. Qu'il suffise de noter que la mort du Christ a été une mort infligée ; elle est une condamnation, résultant d'une longue opposition avec les pouvoirs religieux et civils, les intérêts messianiques du peuple. Le sens et l'issue de ce conflit sont préfigurés dans le récit des Tentations. Ils sont également énoncés dans l'épisode, retravaillé, il est vrai, des moqueurs au pied de la croix : « *Il en a sauvé d'autres, qu'il se sauve lui-même* ».

1 la vie du christ, source de conflit

La vie du Christ, remarque Bultmann, ne fut pas « messianique ». Cela signifie qu'elle ne correspondit pas à l'image qu'on se faisait alors du Messie, promoteur nationaliste d'Israël. Le décalage entre

christian duquoc

l'attente et la réalité explique la déception et la versatilité du peuple. Elle explique également l'opposition des chefs et le procès intenté auprès de l'occupant par vengeance. Elle n'explique cependant pas tout. Jésus a déçu, mais plus encore il a inquiété. Sans doute lui aurait-on pardonné de décevoir, on ne put accepter qu'il inquiétât. Le Messie désiré épousait à tel point les intérêts du peuple qu'il en était l'image et le substitut. Peuple et chefs auraient pu se glorifier en lui. C'eût été leur Messie. Jésus n'est pas leur Messie : il est libre ; libre d'abord à l'égard des chefs religieux et de leurs traditions. Il récuse l'appropriation par eux de la Parole et de la Loi. Il est libre aussi à l'égard du peuple : il n'entre pas dans la voie du prodige, du miracle ou de la violence. Il est leur Messie autrement qu'ils ne l'attendaient. Ils comprennent peu à peu qu'il est impossible de voir en lui leur chef politique ou religieux, puisque, dans l'un et l'autre cas, cela signifie rupture d'avec les désirs immédiats ou les traditions ancestrales. Rien ne définit son chemin. Il n'a pas de place dans la société, il faut l'évincer. Sa condamnation est éviction. Bien plus, cloué sur une croix au milieu des malfaiteurs, la liberté qu'il avait manifestée à l'égard de tous, et l'amour de Dieu et d'autrui, qu'il avait vécu et prêché, ne lui servent à rien. Dieu le juge coupable, puisque loin de le sauver, il l'abandonne ; il est non seulement évincé de la société des hommes, mais encore maudit de Dieu. La carrière du Christ est apparemment un échec, sa liberté un entêtement aristocratique, son amour une illusion. Il aurait davantage prouvé cet amour en libérant le peuple de l'occupant qu'en se laissant condamner par lui. Si on peut parler d'une nécessité de la mort de Jésus, elle est inscrite dans le choix de son style. Si on veut parler d'une volonté de Dieu à ce sujet, elle est manifestée dans la fidélité de Jésus à sa vocation. Ce que Dieu veut, ce n'est pas la mort de Jésus, mais cette fidélité. La mort est l'expression de cette fidélité : elle est infligée par les hommes qui récusent le sens du comportement et des paroles de Jésus. Le comportement de Jésus devient intelligible, et le refus qu'on lui oppose également, si on les réfère à l'épisode littéraire des Tentations.

2 les tentations

Les Tentations mettent en pleine lumière l'efficacité immédiate de la puissance. Si Jésus est Fils de Dieu, c'est-à-dire aimé de Dieu au point de disposer de son pouvoir, il accomplira sa mission messianique en bousculant les lenteurs physiques et sociales qui empêchent

l'avènement de la société abondante et fraternelle rêvée par les prophètes. Lenteurs physiques : il pourrait changer les pierres en pain ; lenteurs sociales : il pourrait vaincre les réticences par le miracle gratuit ou le déploiement de la puissance politique. Jésus rappelle à Pierre cette puissance lorsque celui-ci veut combattre les armes à la main. Lenteurs physiques et sociales surmontées, Jésus pourrait alors, par la disparition de la pénurie, de la division qui en est la conséquence, unifier le peuple et célébrer la fraternité retrouvée. La puissance est la condition de la communion. Seule elle peut l'instaurer. Le Messie doit se faire chef (*kúríos*) et non « serviteur ». Mais chef disposant d'un pouvoir dont nul n'a jamais disposé puisqu'il est le Fils de Dieu. Il gâche nos possibilités de transformer le monde en s'en tenant à la faiblesse de la prédication.

Nous avons peine à soupeser l'enjeu des Tentations du Christ. Nous sommes habitués à les considérer comme présentation littéraire, extérieures en ce sens à la vie réelle de Jésus. Le montage est littéraire, il est une réédition des tentations survenues à Israël. Mais la construction ne cache pas la réalité, elle la manifeste. Les Tentations présentent des messianismes possibles dont l'Ancien Testament fournit de fulgurantes images. Ces messianismes ne paraissent pas immédiatement des contre-indications au Royaume de Dieu annoncé par les prophètes. Ils semblent au contraire fruit de la pitié de Dieu. Tartovski, dans son film sur Roublev, l'illustre fort bien. La superposition des passions de Jésus et du *moujik* montre que la non-violence de Jésus peut être interprétée comme une fuite. Jésus était bon, il avait la puissance : que n'a-t-il d'un seul coup identifié puissance et bonté dans le monde par son œuvre messianique ? Pourquoi a-t-il cru en ce point dans l'homme ? Son utopie ne se transforme-t-elle pas en cruauté ? Laisser les faibles à leur faiblesse alors qu'on dispose de la puissance, n'est-ce pas témoigner de la dureté ? Pourtant, nous disent les Evangiles, Jésus a pitié de la foule ; elle est sans pasteur. Les tentations ne sont pas extérieures à l'histoire de Jésus, elles forment la trame de son débat avec lui-même et avec son peuple. L'épisode de l'agonie et la scène des outrages à la croix montrent ce qu'il en coûte de n'avoir point utilisé la « puissance » : toutes les espérances messianiques paraissent s'effondrer. Mais, par contrecoup, ces épisodes indiquent ce qui était en jeu. Quand nous aurons vu la puissance, nous croirons : « *Qu'il descende maintenant de la croix, et nous croirons en lui !* » disent les pharisiens. Mais Jésus ne vient pas révéler la puissance de Dieu. Séparée de l'amour, elle est « diabolique » et

non divine. Le propos du « Serviteur » est d'inverser le rapport : c'est l'amour qui doit transformer et non la puissance. La suppression des lenteurs physiques et sociales, par prodige, ne changerait rien à la trame réelle du monde. Il resterait « monde ancien », c'est-à-dire idolâtre du prestige et de la puissance, loin de la communion aimante qu'est Dieu. C'est dans cette perspective que se situent les sens divers de la mort du Christ.

3 les sens divers de la mort du christ

Le premier niveau est le plus simple : Jésus est un prophète dont le langage libre inquiète. Les autorités religieuses discernent dans ses propos un relent d'hérésie ; le peuple y pressent des possibilités de libération politique. L'occupant se débarrasse d'un gêneur. La parole et l'attitude de Jésus mobilisent contre lui les gens en place et lui aliènent l'appui effectif du peuple. Comme beaucoup de prophètes et d'hommes charismatiques, n'ayant à sa disposition aucun moyen de défense, il est diffamé, condamné, écrasé. Le chemin historique du Christ n'est pas différent de celui d'autres hommes justes qui ont voulu changer les rapports entre les hommes autrement que par la force. Sa mort révèle la puissance du mal, en même temps qu'elle donne l'espoir que d'autres hommes reprendront l'effort libre de Jésus. A ce niveau, la mort de Jésus est pleinement humaine, elle ne diffère pas de la mort de tout homme juste. C'est pourquoi chacun peut se retrouver en cette mort.

Il y a un second niveau : Jésus n'est pas seulement prophète, il est le Messie promis, l'agent de la réconciliation annoncée par la Bible, l'instaurateur du Royaume de Dieu. Sa vie humaine n'est donc pas seulement celle d'un prophète, elle est une vie « messianique ». Mais contrairement à ce qu'on en pouvait attendre en fonction de l'image courante, Jésus ne s'accorde à aucune des prérogatives de cette image. Sa vie « messianique » est la forme inverse des comportements espérés par l'attente populaire. Jésus s'est donc trouvé écartelé entre la représentation qu'il se faisait du « messianisme » et l'attente populaire. Celle-ci n'était pas purement gratuite. Elle s'enracinait dans l'espérance biblique. Mais cette attente espérait un Sauveur qui la dispensât de créer l'histoire et de maîtriser le destin. Elle aspirait à un Royaume puissant instauré par le Messie. Jésus refusa d'entrer dans cette espérance, c'est-à-dire qu'il refusa ce que les Evangiles appellent les Tentations. Son « messianisme » ne devait en rien bouleverser la

condition historique des hommes. C'est pour ne pas avoir accompli ce bouleversement qu'il endura la condamnation à mort. Entre la promesse et l'attente, un malentendu s'était instauré. Jésus a détruit ce malentendu. Il n'a pas agi comme on l'attendait d'un Messie-Sauveur. Sa mort transforme le « messianisme ». Et cette transformation est déjà libération. Elle ne nous prive pas de notre responsabilité dans l'instauration des promesses prophétiques. Nous sommes les coopérateurs de Dieu : il ne nous octroie pas le Royaume, c'est-à-dire une fraternité vécue devant lui et en lui, par coup de force.

Jésus serait-il plus qu'un exemple fascinant s'il n'existait que ces deux niveaux ? Ils sont nécessaires à la vérité humaine de la mort de Jésus. Ils manifestent que c'est bien à cause de nos fautes qu'il fut condamné, puisque, dans une situation historique conflictuelle, Jésus n'ayant pas fui l'affrontement, il a été brisé à cause de sa liberté à l'égard des pressions religieuses, politiques, sociales, signifiant la volonté collective de ne pas sortir des oppositions haineuses. Jésus a donc été victime de ce que la Bible appelle le péché. Ses contemporains ont préféré leurs chaînes à la liberté et à l'amour qu'il leur annonçait. Préférant leurs chaînes, ils l'ont condamné. Mais mourir à cause de nos péchés, ce n'est pas encore « mourir pour nos péchés », selon la formule paulinienne. Il n'est pas seulement mort à cause de nous, il est mort pour nous. Sans doute, aux deux niveaux indiqués, par la force de sa liberté, de son amour, de son exemple, sa mort entre déjà dans cette perspective. Il nous a en effet assez estimés pour juger que sa fidélité serait plus efficace qu'une démonstration de puissance. Sa condamnation injuste, provoquée par sa lutte pour la justice, interroge chacun et est, de ce fait, une puissance de renouvellement, un premier bris dans la fermeture de l'homme sur soi. Mais tout prophète accomplit un geste semblable. Pourtant l'Écriture, si elle reconnaît que la prière, la souffrance et la mort du juste ont une efficacité pour les pécheurs, n'attribue jamais aux prophètes ce qu'elle reconnaît de Jésus : « *Il est mort pour nos péchés* ». Il faut manifester ce qui est unique dans le cas de Jésus et articuler de façon originale les deux autres niveaux, déjà en partie vécus par tout prophète.

« *Si tu es le Fils de Dieu...* » disait le tentateur. Il imaginait le Fils de Dieu semblable à lui, avide de puissance, soucieux de sa propre exaltation. Saint Paul nous assure que le Fils ne retient pas jalousement le rang qui l'égalé à Dieu (*Philip., 2, 6*). Homme, il entre dans la condition conflictuelle et peccamineuse de la société des hommes. Il

n'y échappe pas par prodige. Il subit par condamnation ce à quoi conduit le péché : l'éviction d'autrui. L'Évangile de Jean caractérise ainsi le péché : « *Vous avez pour père le diable et ce sont les désirs de votre père que vous voulez accomplir. Dès l'origine ce fut un homicide* » (Jean, 8, 44). Jésus ne meurt pas de mort naturelle, il est « tué ». Sa mort est le fruit du péché. Symboliquement, elle révèle ce à quoi conduit le péché au sens biblique. Sa mort est la conséquence de la haine. Aucun acte de puissance ne peut inverser le mouvement qui va de la haine à la mort, sinon celui d'inverser le sens de la mort : l'accepter par liberté et amour. Jésus, tout Fils qu'il est, ne renonce en rien à sa parole et à sa fidélité devant la menace, et subissant la mort, il pardonne à ceux qui la lui infligent injustement. La haine peut tuer le corps, elle ne peut rien contre le pardon que Jésus accorde. L'amour des ennemis dont Jésus fait le signe distinctif du chrétien traduit le mouvement de l'amour de Dieu : non pas susciter des barrières pour protéger son quant-à-soi et s'exalter jusqu'à la destruction d'autrui, mais briser les barrières. En pardonnant, dans l'acte de la mort qu'on lui inflige, Jésus signe définitivement le pardon de Dieu, et le renversement, dans la mort même, du mouvement de dégradation dans l'humanité. Nul ne pouvait signifier ce renversement sinon celui-là même qui a dit au paralytique devant le scandale des opposants : « *Quel est le plus facile de dire au paralytique : tes péchés sont remis, ou de lui dire : lève-toi, prends ton grabat et marche ? Eh bien, pour que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir de remettre les péchés sur la terre, je te l'ordonne, dit Jésus au paralytique, lève-toi, prends ton grabat et va-t-en chez toi* » (Marc, 2, 9-10). La vie de Dieu que révèle Jésus n'est pas une puissance arbitraire, elle est l'amour même, et en cela, elle est source de vie pour les hommes, et non homicide comme la haine. Jésus est déjà le vivant en pardonnant, c'est-à-dire en n'entrant pas dans le mouvement de la haine qui lui inflige la mort. Son amour déplace tous les rapports. Aimer ses ennemis, c'est déjà avoir vaincu l'inimitié. La Résurrection authentifie le pardon de Jésus et révèle du même coup que la haine ne saurait triompher : Dieu est celui-là même que Jésus a humainement manifesté. Elle accrédite l'espérance de Jésus, elle engloutit la mort dans sa victoire. Elle mène jusqu'à son terme le renversement des valeurs accompli par Jésus dans sa vie terrestre. « *Si le Christ n'est pas ressuscité, votre foi est vaine ; vous êtes encore dans vos péchés* » (1 Cor., 15, 17). Le pardon attesté par Jésus ne serait pas ratifié par Dieu. La donation de l'Esprit est l'actualisation

de ce qui fut acquis le Vendredi Saint par la fidélité et l'amour de l'homme Jésus, Fils de Dieu. « *Il est mort pour nos péchés, ressuscité pour notre justification* ».

christian duquoc